

ce qui t'appartient, jusqu'à ce que le tribunal ait décidé de ton sort. Si tu es condamné, la Providence pourvoira au salut des malheureux qui te suivront.

Quand le cortège fut arrivé à Fulda, on déposa Tony et sa femme dans des prisons séparées. Leur premier interrogatoire eut lieu quelques jours après. Tony fit un récit fidèle de ses anciens rapports avec Reinhold. Il s'accusa de sa timidité à l'égard de ce brigand que sa seule faute était de n'avoir pas dénoncé. Le juge lui demanda s'il n'avait point participé, sept jours auparavant, à une tentative de pillage exercée contre le château de son maître, le comte de Fulda. Tony prit le ciel à témoin de son innocence, et de l'ignorance où il était de ce dernier crime des bandits.

En ce moment, les portes de la salle de justice s'ouvrirent à deux battants, et Reinhold, chargé de chaînes pesantes, fut amené par des soldats. En voyant le pauvre forestier terrifié par sa présence, le chef de brigands poussa un rauque éclat de rire : — Camarade, lui dit-il, je t'avais bien prédit que nous nous retrouverions.

Confronté avec Tony, l'infâme Reinhold déclara que depuis plusieurs années Tony était le recéleur de sa bande, et que sa maison lui avait servi de refuge, toutes les fois que les soldats de la police le serraient de trop près. Il ajouta que Tony avait toujours reçu sa part des prises, et qu'il avait lui-même servi de guide pour l'attaque de la ferme et celle du château de Fulda. Les énergiques dénégations du forestier ne pouvaient prévaloir contre une si redoutable accusation. Reinhold lui reprochait, avec un cynisme effronté, de renier ses amis à l'heure du péril, après avoir trouvé si doux de profiter de leurs jours de prospérité. Les juges ne savaient que penser en face de la défense de Tony, qui semblait si pleine de franchise, et le sang-froid du brigand qui persistait à l'avoir pour complice.

Quelques jours après, le geôlier vint annoncer à Tony que sa femme avait été mise en liberté faute de charges suffisantes, et que le comte de Fulda avait bien voulu la recueillir et lui donner un asile. Cette nouvelle apporta un peu d'adoucissement au chagrin du malheureux forestier ; mais son affaire prenait une tournure de plus en plus alarmante. Ne pouvant se justifier que par des paroles, il devait être soumis à la torture, par ordre du tribunal, afin de livrer à la force des aveux que son obstination présumée refusait aux pressantes sollicitations de la justice. Deux forestiers de Fulda, trompés sans doute par quelque fatale apparence, soutenaient l'avoir reconnu parmi les brigands à l'attaque du

château. La conviction des juges appuyée sur cette déposition foudroyante, ne voyait plus dans Tony, qu'un criminel endurci dont il fallait briser la résistance. On le livra aux exécuteurs chargés de la *question*, et la violence des douleurs triomphant de son courage, lui fit confesser tout les crimes dont on le croyait coupable.

Ramené dans sa prison après cette cruelle épreuve, il tomba d'épuisement dans une torpeur léthargique, qui n'était ni la veille ni le sommeil, mais l'absence de toute faculté active. Il lui sembla que des pierres se détachaient de la muraille de son cachot. Une clarté rougeâtre étendit un reflet de sang parmi les ténèbres, et une figure qui offrait tout l'aspect de Reinhold apparut debout, dans le vide formé par la chute des pierres. Cette espèce de fantôme avait des prunelles ardentes comme des charbons, des cheveux courts et hérissés sur le front comme des cornes ; des sourcils épais formaient l'arc d'une caverne au-dessus de ses yeux, et son nez se recourbait comme un bec d'oiseau de proie. Roulé dans les plis d'un manteau de couleur de feu, coiffé d'un large feutre orné d'une plume écarlate, il traînait à son côté une longue épée, et portait sous son bras gauche, une cassette pareille à celle que Tony, avait jadis reçue en dépôt des mains de Reinhold.—Eh bien ! dit cet étrange personnage d'un son de voix lugubre et criard, que diste de la torture ? C'est la juste récompense de ta lâcheté ; si tu n'avais pas trahi le chef des *Indépendants*, tu serais déjà hors d'ici, en lieu de sûreté, et nul mal ne te serait advenu. Aujourd'hui, je viens, par pitié, t'offrir de te livrer à ma discrétion. Si tu consens, je puis te rendre la liberté.

Tony se crut en présence de l'ange des ténèbres, et ne pouvant ni parler, ni se bouger, pria Dieu intérieurement de le protéger contre cette vision infernale. Alors, le spectre, comme s'il eut deviné sa pensée, s'évanouit avec un éclat de rire qui fit trembler la voûte du cachot. Quand Tony reprit ses sens, il ne vit aucune trace de cette apparition, mais tandis qu'il cherchait à recueillir ses pensées, il éprouva une surprise nouvelle, en voyant la paille s'agiter au chevet de son grabat. Il s'aperçut en même temps qu'une pierre avait été détachée et retirée en dessous ; et par cette communication improvisée avec l'étage inférieur, il entendit bien réellement la voix de Reinhold qui l'appelait.

— Que me veux-tu encore, odieux démon qui m'as perdu ? tu ne peux plus rien pour achever ma ruine. Laisse-moi mourir en paix.

— Allons donc ! s'écria Reinhold ; du désespoir ? c'est la dernière ressource des pol-